HAL
open science

Robert Elbaz, ou les torts du discours évasif

Jérôme Cabot

To cite this version:

Jérôme Cabot. Robert Elbaz, ou les torts du discours évasif. Cahiers Albert Cohen, 2005, 15, pp.171-174. hal-02054928

HAL Id: hal-02054928

https://univ-tlse2.hal.science/hal-02054928

Submitted on 2 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Robert Elbaz, ou les torts du discours évasif

Jérôme CABOT

***Cahiers Albert Cohen*, n°15, p.171-174**

Robert Elbaz a signé, il y a cinq ans, un bref ouvrage intitulé *Albert Cohen ou la pléthore du discours narratif*.[1] Sa parution dans la collection « Espaces méditerranéens » des éditions Publisud va de pair avec une orientation de lecture : refusant de voir en Cohen « simplement un autre écrivain français » (p.107), Robert Elbaz, qui a déjà publié des essais sur Albert Memmi et Tahar Ben Jelloun, l'inscrit explicitement dans le champ de la littérature méditerranéenne, sans d'ailleurs se montrer plus précis. Corrélativement, il revendique une position très nuancée quant à la place à accorder à la problématique juive dans les romans de Cohen : « Le contenu judaïque de son œuvre, les rapports entre Juifs et chrétiens, etc., sont certes dans le texte, mais ne constituent qu'un pan partiel de sa trame romanesque. Il y a bien plus dans le monde de Cohen. » (p.107 note 3). Enfin et surtout, Robert Elbaz écarte vigoureusement la lecture autobiographique qu'a souvent inspirée l'œuvre de Cohen, et qui se cristallise dans le titre de Gérard Valbert *Albert Cohen le seigneur* ou dans le topos critique Albert-Solal. Robert Elbaz fixe d'emblée, comme enjeu interprétatif, « l'autobiographie de *l'écriture* incorporée bien plus que celle de *l'écrivain personnage* » (p.7), cette dernière ayant pour conséquence de négliger la spécificité de l'écriture romanesque.

Lire Cohen comme auteur méditerranéen, se démarquer des *Jewish studies* et récuser les simplifications de la « biographie romancée », tout cela laisse espérer une démarche intéressante et originale. Mais Robert Elbaz, qui déclare continûment prendre le contre-pied de ce qu'il appelle « la critique », ne s'oppose de fait, explicitement, qu'à Gérard Valbert, Nathalie de Saint-Phalle, Jean Blot, et accessoirement à Denise Goitein-Galperin – ce qui témoigne d'une connaissance réductrice et datée de ladite critique. Il se contente de saluer l'essai d'Hubert Nyssen, comme étant plus attentif à l'oeuvre même ; surtout, dans cet essai paru en 2000, il ignore totalement la dizaine d'ouvrages majeurs édités entre 1996 et 1999, ainsi que ces *Cahiers* dont le n°1 date de 1991. En se donnant comme une voix *clamans in deserto* après une décennie d'essor des études cohéniennes, Robert Elbaz s'expose au risque d'enfoncer quelques portes ouvertes par d'autres avant lui.

---

[1] Robert ELBAZ. *Albert Cohen, ou la pléthore du discours narratif*. Paris : Publisud, 2000. 110 p. (Espaces méditerranéens.)

Incontestablement, le louable parti pris de mettre le texte de Cohen au centre de son propos conduit Robert Elbaz à pointer des phénomènes intéressants. Il opère un tour d'horizon pertinent, quoique trop rapide, des nombreux procédés qui complexifient le « discours narratif ». Il souligne ainsi le désir d'écrire qui interrompt les textes autobiographiques, tel que l'illustrent la scène conjugale digressive dans les *Carnets* ou les références explicites à l'écriture en train de se faire. Robert Elbaz articule les poussées fictionnelles au sein de l'autobiographie, avec les intrusions symétriques de l'autobiographie dans le roman : cette double transgression embrasse la représentation de la vie, uniment, par la fiction et l'autobiographie, sans hiatus. On pourrait dire, plus rigoureusement, que ce sont là des métalepses, construisant un éthos narratorial transgénérique ; mais Robert Elbaz préfère avancer sa propre terminologie : cette imbrication mutuelle, il la nomme « Archi-texte », dans un sens diamétralement opposé à celui qui prévaut généralement depuis Genette. Quant au discours narratif que le titre met en vedette, jamais il ne fait l'objet d'une définition : qu'est-ce qui le distingue de la narration ? du récit ? de la diégèse ? du discours auctorial ? Accessoirement, quelle différence avec la « dynamique textuelle » que Robert Elbaz étudie chez Albert Memmi ? avec « l'inassouvissement du désir narratif » qu'il voit chez Tahar Ben Jelloun ?

Privilégiant les facilités métaphoriques d'un vertige post-moderne, l'essai de Robert Elbaz préfère célébrer l'élasticité du texte, ses béances, son « espace intersticiel-matriciel ». Au demeurant, certaines de ces images ouvrent d'intéressantes perspectives, sans toutefois assez les fonder ni les développer. Il s'agit d'abord ce que Robert Elbaz nomme « la suspension ». C'est la fonction des notes de régie métatextuelles par lesquelles le narrateur interrompt ou abrège sa narration, et que Robert Elbaz appelle des « performatifs » (p.37, 89) par un usage fort abusif d'un terme de pragmatique désormais coutumier de ce genre de flottements. Il évoque ensuite « les interstices », c'est-à-dire les mini-récits, les personnages épisodiques qui démultiplient l'épaisseur fictionnelle. Dans le même ordre d'idées, Robert Elbaz s'attache ensuite aux parenthèses ; mais il y mêle les didascalies (qu'il nomme malheureusement « apartés » p.49), les métalepses, la suspension de l'omniscience, les analepses... pour conclure finalement que la parenthèse en tant que signe typographique n'est pas indispensable. L'analyse du procès de production cohénien laisse encore place à un propos métaphorique et sans rigueur. Robert Elbaz s'intéresse ensuite à la « série narrative » et au « pluriel sériel », tels que les emblématisent Mangeclous, ses surnoms, ses titres, ses professions. Le commentaire, notamment sur les cartes de visite, plus attentif au détail du

texte, se montre alors davantage convaincant ; mais le chapitre « Série et non-sens discursif », à nouveau, amalgame de façon dommageable, en quelque pages, les phénomènes les plus variés, l'inventivité des Valeureux, les monologues d'Ariane, le cryptogramme, le sabir de Jérémie, l'idiolecte de Scipion...

Le propos est globalement hâtif ; quand il s'attache au texte de plus près, il verse souvent dans l'approximation. Les mots rares convertis en insultes que Mangeclous adresse à Mattathias (M 506), par exemple, font l'objet d'un commentaire sans rigueur ; si Robert Elbaz signale bien que les trois premiers ont un sens, attesté par les dictionnaires[2], il ajoute : « *cofidéjusseur*, *passefilure*, *escope*, ne pourraient avoir d'existence que dans un dictionnaire virtuel, mais ils ne veulent strictement rien dire, sauf que ce sont des injures, et ressortissent à la série foisonnante des injures de Mangeclous ou à celle, quasiment indéfinie, des Valeureux. » (p.72) – ce qui, en toute rigueur lexicologique, est faux[3]. L'erreur est compréhensible, et vénielle ; mais elle montre bien que l'essai de Robert Elbaz, malheureusement, dédaigne tout autant la lecture attentive du texte que la critique cohénienne, ou la terminologie linguistique et littéraire. L'analyse rigoureuse, qui seule satisferait aux ambitions affichées sur un ton légèrement polémique, fait quelque peu défaut. Enfin, l'essai s'achève sur l'inscription du romanesque, comme un désir des personnages, par prétention, par donquichottisme ou par bovarysme, et sur la dénonciation du genre et l'anti-littérature. Il laisse, au final, un sentiment de frustration, par son programme ambitieux qu'un survol hâtif n'a guère rempli. Cet ouvrage étique et évasif, plus agaçant que mauvais, esquisse incontestablement de très belles pistes, mais ne se montre pas à la mesure de la pléthore de son objet.

---

[2] *Cognat* signifie « parent par parenté naturelle, en particulier par les femmes » ; un *mastaba* est un « tombeau de l'ancienne Égypte, en pyramide tronquée, à l'intérieur duquel s'ouvre un puits aboutissant à une chambre funéraire souterraine » ; et un *vexillaire*, un porte-étendard romain.

[3] Une *escope* est une « pelle de bois à long manche servant à puiser ou à vider l'eau » ou une « coupe en bois qui servait à écrémer le lait » ; une *passefilure* est un raccommodage, une reprise ; et *cofidéjusseur* désigne « chacune des personnes qui cautionnent un même débiteur, pour une même dette ».